

L' Abeille.

13^{ème} Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13^{ème} Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 AVRIL, 1880.

No. 32.

Cantate d'adieu.

Départ des écoliers pour les vacances.

IÈRE PARTIE.

Chœur d'enfants :— Encore, encore une heure !
Libre comme l'oiseau du ciel,
Je revois l'aimable demeure,
Je revois le toit paternel !
Encore, encore une heure !

Grand chœur :— Volons, volons gaïment,
Volons à la chaumière !
Dans les bras d'une mère
Qui nous regrette et nous attend,
Amis, volons, volons gaïment !
Salut, beau ciel de mon village !
Salut, salut, touchant hameau !
Salut, berceau de mon jeune âge :
Salut ! que ton soleil est beau !
Chaumière, ô divine chaumière !
Comme je t'aime et te révère !
L'oiseau retourne au frais lilas
Témoin des premiers coups d'aile,
Et moi je retourne où m'appelle
Le souvenir de mes premiers ébats !

Encore, encore une heure !
Libre comme l'oiseau du ciel,
Je revois l'aimable demeure,
Je revois le toit paternel !
Encore, encore une heure !

* *

Solo :— Pour annoncer la fête,
Mon chien, gentil prophète,
Mon chien
Lui-même,
Mon chien
Qui m'aime,
Mon chien, mon vieil ami,
Me devine à demi :
Il tressaille, il aboie,
Il accourt avec joie,
Me rit,
Me caresse,
Bondit
De tendresse,
Puis, joyeux messenger
Il revole léger
À travers le vergers !

* *

Grand chœur :— A nous la grève solitaire !
La chasse au beau soleil levant !
A nous les bois pleins de mystère,
La pêche au bord du lac dormant !

Chût ! l'hameçon
Danse en silence !
Chût ! le poison
À l'hameçon
Joyeux s'élançait !
Joyeux il mord,
Joyeux il mord,
Joyeux il ronge,
Puis il replonge
En avalant—joyeux—la mort !

Oh ! comme l'onde est calme et belle !
Au fond du lac, sous la nacelle,
Vois-tu ces bocages divins ?

Oh ! comme l'onde est calme et belle !
Au fond du lac, sous la nacelle,
Vois-tu ces nuages lointains ?
Brises du ciel, appelez-vous !
D'un seul coup d'aile un peu sauvage
Vous briseriez ce frais mirage :
Brises du ciel, appelez-vous !
Brises du ciel, oh ! laissez-nous
Pêcher dans ces divins bocages,
Pêcher dans ces divins nuages.
Brises du ciel, oh ! calmez-vous !

La nuit pour tente rayonnante
Le grand ciel bleu tout parfumé.
Pour notre paupière pesante
Un lit de feuillage embaumé.
Un feu de branches de charmillé,
Au bord du lac pur et vermeil,
Un feu de branches qui pétille
Réchauffera notre sommeil.

A nous la grève solitaire !
La chasse au beau soleil levant !
A nous les bois pleins de mystère,
La pêche au bord du lac dormant !

IIÈME PARTIE.

Adieux des " Finissants."

Chantez, joyeux amis, chantez !
Avant que le lugubre automne
Ait du bocage empoûvré la couronne,
Vous reviendrez dans ces lieux enchantés !
Chantez, joyeux amis, chantez !

Grand chœur :— Frères ! quelle douleur amère
Brise vos cœurs, mouille vos yeux ?
Les " Finissants."— Frères ! mêlons nos chants joyeux !
Séjour béni du Séminaire,
Reçois nos éternels adieux !
Adieu, sainte et douce Patrie !
Adieu, calme et riant séjour !
Adieu peut-être pour la vie !
Adieu peut-être sans retour !

Quand l'étable sur nos montagnes
Colore son front gracieux,
Frileux oiseaux, dans nos campagnes,
Gaïment gazouillez vos adieux :
Bientôt la neige et la rafale,
En désertant notre beau ciel,
Vous rendront l'étable natale
Qui berce le nid paternel :
Heureux l'exil qui n'est pas éternel !
Adieu, sainte et douce Patrie !
Adieu, calme et riant séjour !
Adieu peut-être pour la vie !
Adieu peut-être sans retour !

Les " Finissants."— Amis, de ce riant asile
Les autres :— La Providence nous exile
Tous :— Il faut en pleurant la bénir !
Finissants :— La Providence nous exile :
Les autres :— La Providence nous exile :
Grd. Chr. :— Amis, dans ce riant asile
Par l'âme et par le souvenir
Jurons de souvent revenir !
Qu'une amitié sainte et bénie
Nous rassemble ainsi tous les jours :
Enfants d'une même Patrie,
Nous sommes frères pour la vie,
Nous sommes frères pour toujours !

Amicalement délié aux élèves du Petit-Séminaire de Québec par J.-A. G.

Cours publics.

Klopstock et Schiller.

Jeudi soir, M. Lefavre, consul général de France, continuait à l'Université, son esquisse sur la littérature allemande. Essayons de suivre l'habile conférencier dans cette seconde étude. Après les bonnes paroles que M. le Consul a bien voulu adresser à l'*Abeille*, du haut de la chaire universitaire, le sentiment de la joie et de la reconnaissance nous rendra cette tâche aussi agréable qu'utile.

Avec Lessing s'était ouverte pour l'Allemagne une période de gloire littéraire qui attint bien vite son apogée dans les trois grandes figures de Klopstock, Schiller et Goethe. Jeter un coup-d'œil rapide sur ces grands poètes, esquisser à grands coups de pinceau les traits caractéristiques de chacun d'eux, tel était le cadre qui s'était tracé d'avance le conférencier.

Klopstock, enfant de la seconde moitié du 17^{ème} siècle, se trouva par conséquent en contact constant avec les idées philosophiques de cette époque, et malgré tout, il garda toujours les convictions religieuses que lui avaient inspirées les études théologiques faites au commencement de sa carrière. M. le Consul a fait ressortir avec beaucoup d'habileté le contraste qui séparait en Allemagne le double courant littéraire de cette période. D'un côté, les principes solides et inébranlables du christianisme, se manifestant par des poésies sérieuses et touchantes à la fois ; de l'autre la philosophie creuse et vaine du dix-huitième siècle, ne produisant que des œuvres légères et sans caractère. En honneur surtout chez les grands, qu'elle devait plus tard conduire à la ruine, cette littérature philosophique trouva un écho dans Wieland, précurseur de l'école romantique moderne : poète poitrineux, le premier peut-être de cette longue série d'incompris qui se continue encore de nos jours. Il avait la tristesse de Byron, et ses poésies reflétaient le coloris maladif de la prose élégiaque de Chateaubriand. Ses œuvres sont à peu près oubliées.

À côté de ces enfants de l'école philosophique, Klopstock est un véritable colosse. *La Messiade*, l'œuvre de sa vie, lui donne un des premiers rangs parmi